

Él. 8° Y

98441

(450)

JANE KORB • LAURENCE LEFÈVRE

Bout d'ficelle

ou le secret du Chemin-Vert



asperge
et son
fiancée

Castor Poche
Flammarion

1781925

Bout d'ficelle

EL 8°4
9844
(450)

DL 02081994-24389

Castor Poche
Collection animée par
François Faucher, Martine Lang et Soazig Le Bail

*À Aurélia, David (le jeune),
David (l'ancien), Delphine, Elsa, Geneviève,
Guillaume, Jérémie, Jonathan, Laetitia, Laura,
Lionel, Louise, Lydia, Maguy, Marie, Régis,
Rose, Sébastien, Simon, Soisic, Xavier.*

Une production de l'Atelier du Père Castor

© 1994 Castor Poche Flammarion
pour le texte et l'illustration



LILIANE KORB • LAURENCE LEFÈVRE

Bout d'ficelle

ou le secret
du Chemin-Vert

823



Illustrations de
SOLVEJ CRÉVELIER

Castor Poche Flammarion

Liliane Korb est née à Paris en 1940.

« Chaque soir, ma mère me faisait la lecture. Elle m'ouvrait les portes d'un univers enchanté où *Les Histoires comme ça* de Kipling, *L'Oiseau bleu* de Maeterlinck, les *Contes de fées* de la comtesse d'Aulnoy m'entraînaient dans leur ronde de sortilèges.

« J'ai d'abord exercé le métier de chef monteuse de films. J'assemblais les images, rythmais les séquences, plaçais les paroles dans la bouche des protagonistes, harmonisais sons et musique. J'avais le pouvoir de faire avancer le film, de stopper l'action, de remonter de la fin vers le commencement.

« Depuis quelques années, je suis bouquiniste sur les quais de la Seine. »

Du même auteur en Castor Poche :

Temps sans frontières, n° 273.

Laurence Lefèvre est née en 1951, à Paris. Paris est sa ville. Elle travaille en plein cœur de la capitale, sur les quais de la Seine car elle est bouquiniste. Elle ne conçoit pas la vie sans livres, ceux qu'elle lit et ceux qu'elle écrit. Ses fils, David et Jonathan, sont pour elle une source d'inspiration et un excellent public.

Du même auteur en Castor Poche :

Passage de la Main d'Or, n° 338.

Liliane Korb et Laurence Lefèvre sont sœurs.

Elles ont déjà écrit ensemble : *Mon Père le poisson rouge*, n° 386. *L'Élixir de tante Ermolina*, n° 419.

Solvej Crévelier, l'illustratrice, vit à Paris avec son mari qui joue au tennis, sa fille qui joue du piano et son chien qui joue tout seul.

« Être illustrateur, c'est voyager : à travers le monde, à travers le temps, parfois seulement à travers les mots... voyager dans sa tête. J'adore traverser le miroir comme Alice et me retrouver à Tintagel... ou ailleurs. Ce sont les plus beaux voyages car ils restent toujours des rêves. »

Bout d'ficelle ou le secret du Chemin-Vert :

Adèle est très grande pour ses onze ans, un mètre soixante-neuf. À la maison, Adèle partage sa chambre avec son frère et sa sœur, des jumeaux turbulents et pleins d'humour, et quelquefois elle aspire à la tranquillité et à la solitude. Sa vie se passe entre l'immeuble dont la concierge, fervente amoureuse d'opérette, chante ses airs favoris toute la journée, et le lycée. Cette année, pour la première fois, Adèle fait partie d'un groupe de copains, rassemblés afin de préparer une belle surprise à la petite sœur de l'un d'eux. Pour que tout marche, le secret est de rigueur...

*Chaque homme enfle une bulle où se
reflète un ciel.*

Victor Hugo



20 août

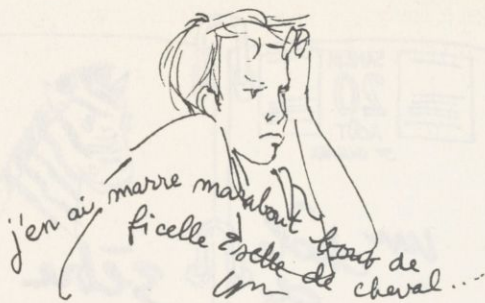
*J'en ai marre !
Marabout
Bout d'ficelle
Selle de ch'val...*

Nous n'irons pas camper !
Je me faisais une fête de ce départ.
Mon sac était bouclé.

Chaque année, papa, maman, les jumeaux, Albert le mainate et moi, nous nous entassons à bord de la Butineuse, notre vieille R5. Et en route pour les Cévennes.

Eh bien, c'est à l'eau !

Les paroles de maman résonnent dans ma tête :



– Sois raisonnable, Adèle... Nos finances sont anémiées. Vous avez profité de trois semaines à la mer, ce n'est pas si mal...

Parlons-en de la mer ! Quand je pense que j'ai supporté la vie de caserne, les leçons obligatoires de crawl et les plâtrées de la colonie de vacances pour en arriver là !

Papa y a mis son grain de sel.

– Tu es grande à présent, tu comprends la situation.

J'ai douze ans, enfin presque. Je mesure un mètre soixante-neuf, je vais entrer en cinquième et mes parents s'obstinent à me traiter comme une gosse. La preuve, ils refusent de me laisser camper seule.

- Ma fille est folle ! s'est écriée maman.
- La discussion est close. Chut ! Écoutez voler les mouches, a ajouté papa.

Quand ils me font le coup du silence, ça me révolte. Je m'étrangle d'indignation.

- Répondez-moi, à la fin ! Pourquoi est-ce que je ne peux pas, puisque vous dites vous-mêmes que je suis grande ? Pourquoi ?

Papa est allé s'enfermer dans le placard qui lui sert de labo-photo, maman s'est repliée dans la cuisine. Je suis restée en tête à tête avec les murs. Au bout d'un moment, je me suis barricadée dans les cabinets en me répétant : « Personne ne m'aime. » J'ai fini par le croire, ça m'a tiré des larmes.

Il fait chaud. Je m'ennuie.

- Au lieu de tourner comme un ours en cage, va au square, me suggère papa.
- À mon âge on ne fait plus de pâtés !

La poisse. Pour aller au square, je dois passer devant le traiteur italien. Je marche au pas de charge, les épaules voûtées. Inutile : Renato m'a vue, il est



toujours à l'affût derrière son étal. Il m'adresse un grand sourire, il fait semblant de jouer de la flûte traversière sur un salami, et puis perfidement, dès que je l'ai dépassé, il crie :

— Ça boume, Adèle? Tu veux des tranches de mortadelle?

Je le pilerais.

J'aime aller au square, mais pour rien au monde je ne l'avouerais aux parents. Ce coin de verdure c'est l'île de Robinson, un endroit un peu magique protégé de tous côtés par de beaux immeubles. Là, je me plonge dans les aventures de mes héros favoris : Huckleberry Finn, Les Trois Mousquetaires, Nils Holgersson, Bilbo le Hobbit...

Aujourd'hui, je ne remonterai pas à la maison avant d'avoir percé Le Mystère de la chambre jaune. Je préfère la compagnie de Rouletabille à celle de parents muets. Je cherche un banc sous les arbres, un banc rien que pour moi.

Une femme en noir émiette du pain pour les oiseaux. De dos, elle ressemble à la fée Carabosse. Si c'était elle... « S'il vous plaît, Mme la Sorcière, un bon geste, exaucez-moi! » Et hop! Me voici télescopée sur le causse. J'écrase la végétation croustillante, sous mes pas jaillissent de grosses sauterelles aux jupons verts ou bleus. Le soir vient. Je me glisse dans mon duvet et je contemple les étoiles. Personne ne me

dérange, surtout pas les jumeaux.
Aucun bruit, seul le chant des grillons...

Les pétarades d'un Solex m'arrachent à cette vision. Mes yeux effleurent le panneau à l'entrée du square. Au lieu de lire :

INTERDIT AUX CHIENS
MÊME TENUS EN LAISSE

Je lis :

INTERDIT AUX CHIENS
MÊME EN TENUE ANGLAISE

Aussitôt l'image de Tosca, la chienne loulou des Pellacœur, nos voisins du dessus, s'impose à moi. Elle se tient au



garde-à-vous, affublée d'un uniforme de Horse Guard.

Je laisse échapper un gloussement, qui se mue en sifflotement quand mon regard rencontre celui d'un garçon de mon âge. Il m'examine de la tête aux pieds sans la moindre retenue.

C'est plus fort que moi, je lui lance :

– Tu veux ma photo ?

– J'essaie de savoir si tu es une fille ou un garçon.

Pour du culot, c'est du culot ! J'ai horreur qu'on me mette en boîte. J'ai envie de lui voler dans les plumes, mais je me contrôle. Par défi, je vais m'asseoir sur son banc.

Il contemple ses ongles avec détachement. Ce manège s'éternise. Enfin, il se penche, ramasse un bout de branche, sort un canif de sa poche et entreprend de tailler l'écorce. J'ouvre mon bouquin. Les lignes se mélangent. J'observe le garçon à la dérobée. Il travaille vite et bien. À présent, il noue un gros fil de nylon aux extrémités de la baguette. En deux temps trois mouvements il a fabriqué un arc.

Je me compose un masque de mépris total et je lui dis :

– Plutôt démodée, la panoplie de Guillaume Tell.

Aucune réaction. Je poursuis :

– Tu ferais mieux de concevoir un pistolet désintégrateur. Il est vrai qu'on est limité avec un couteau à six lames.

Il se tourne vers moi. Il a ce qu'on appelle une jolie frimousse. Un visage étroit encadré de cheveux châains aux boucles serrées, un nez en trompette. Et des yeux d'un bleu transparent, comme je n'en ai jamais vu. Des yeux qui m'électrisent.

– On peut faire un tas de choses avec ce couteau-là, il suffit de savoir s'en servir. Depuis le début des vacances, j'ai construit un voilier, un cerf-volant, un planeur et un billard japonais.

– J'ai tout compris. Tu travailles dans l'atelier du Père Noël.

Il hausse les épaules et tourne négligemment les pages d'un petit manuel. Je suis dévorée de curiosité.

– Et tu en fais quoi, de tes joujoux ?

– Je m'amuse avec ! Ou je les offre. Cet arc, je l'ai promis à mon cousin. C'est

un fana de télé, il raffole de films d'aventures.

– J'espère que tu n'oublieras pas de lui fournir quelques flèches empoisonnées.

– Oh, j'y ai pensé, répond-il en riant. Je vais même y joindre un kilo de pommes et une trousse de premiers secours.

Il a de la répartie, il me plaît. Si je veux faire ami-ami avec lui, j'ai intérêt à me mettre en valeur.

– Moi aussi je bricole, dis-je modestement. Je fabrique des lampes de chevet. Je prends des bouteilles vides, je les emplis de coquillages ou de fleurs séchées. Pour les abat-jour, j'achète des ossatures en fer et je les garnis de raphia coloré. Ensuite je mets au point le circuit électrique. Tu sais, je suis un as de l'épissure. Mon père m'a appris. Il dit que, pour une fille de l'an 2000, savoir se débrouiller est une nécessité.

– Donc tu es une fille.

Cette constatation l'étonne davantage que mes talents. Je sens l'exaspération me nouer la gorge.

– Oui, je suis une fille, ça te défrise ?

Il saisit une mèche de sa tignasse entre le pouce et l'index et dit :

– Je parie que mes cheveux sont plus longs que les tiens.

– Et moi je parie que, si on déroulait tes frisouillis et qu'on te mette une jupe, on t'appellerait mademoiselle.

Il arrondit les yeux, ouvre la bouche. Je me recule prudemment, il est capable de me taper dessus. Mais non, il m'envoie une bourrade amicale dans les côtes. J'oublie mes alarmes, je le regarde. Je le trouve intelligent, beau et généreux. Je me sens obligée de me justifier.

– Tu comprends, au collège on se fiche de moi à cause de ma taille. J'ai droit aux pires sobriquets : Double patte, l'Asperge, Millimètre, l'Everest, enfin tu vois... J'aime bien les jeans, et les coiffures courtes, je peux me peigner avec les doigts. Remarque, il y a de quoi se méprendre, je suis plate comme une planche à repasser, alors...

Il rougit.

Je me mords les lèvres. Quelle gourde ! Pourquoi lui ai-je dit ça ? J'attends qu'il se récrie :

– Oh non, tu es vraiment ravissante !

Au lieu de quoi il déclare :

– Les histoires d'apparence, c'est de la foutaise. Ce qui compte, c'est ce qu'on est à l'intérieur. Toi, je suis sûr que tu te sens une fille.

Je fais un petit plongeon dans ma tête, je vais explorer côté envers, sous la peau. J'ai souvent eu envie d'être un garçon, ne serait-ce que pour rosser



ceux qui font étalage de leur supériorité masculine. Mais au fond je suis satisfaite de ce que je suis.

Je remonte à la surface. Je lui demande :

– Comment t'appelles-tu ?

L'échange des noms, c'est un grand pas vers l'amitié, et je veux absolument devenir l'amie de ce drôle de zèbre.

– Maxime Chindrieux. On dit Max.

– Moi, c'est Adèle Saroyan. Tu habites le quartier ?

– Rue Saint-Maur, nous venons d'emménager. Mon père a une boutique d'encadreur, on loge au-dessus.

– Tu es en quelle classe ?

– Je vais entrer en cinquième au lycée Voltaire.

Mon cœur se met à caracoler.

– Moi aussi ! On sera peut-être ensemble !

– Ça se pourrait.

Je prends mon expression « indifférence absolue » pour lui demander :

– Tu restes à Paris jusqu'à la rentrée ?

– Oui. Enfin non, je pars demain jusqu'à mercredi. Mon père tient à ce

que je respire de l'air pur. On va dans l'Yonne, chez ma tante.

— La mère de Guillaume Tell?

Il émet un grognement et retrousse les babines.

— Ah! là! là! Elle va me gaver d'œufs frais à en attraper la jaunisse. Et je ne te parle pas des haricots, des bons haricots verts bardés de fils. Il y en a plein le jardin, il faut les cueillir, les éplucher, les boulotter. Je déteste ça.

— Moi, ce sont les carottes. Les carottes, crotte!

Si j'avais une maison à la campagne, je proposerais à Max : «Viens plutôt dans ma propriété!» Hélas je n'ai à lui offrir, pour toute résidence d'été, que le square Maurice Gardette. À défaut d'invitation, je lui suggère :

— Si tu veux, on peut se revoir jeudi, ici, à quatre heures.

Je m'étonne de mon audace. Il répond :
— D'accord.

Nous nous levons. Naturellement, il m'arrive à l'épaule. Je le regarde s'éloigner. Je sens que je vais compter les heures qui me séparent de notre rendez-vous.

que je n'ai pas de fils pour en faire
un jour un grand homme. —
— La mère de Guillaume Tell ? —
— Elle est d'origine française
et s'appelle —
— Ah ! est-ce que vous voulez
être un jour un homme ? —
— Ça n'est pas facile, mais dans
certains cas, on peut le faire. Il y en a
même qui ont fait de très belles choses.
— Mais ce sont les autres. Les autres
qui sont dans les autres. —
— Et vous, vous voulez être
un homme ? —
— Oui, mais à condition
de pouvoir le faire. —
— Et dans les autres ? —
— Pour être un homme, il faut
être un homme. —
— Si tu veux, tu peux le faire. —
— Et à quelle heure ? —
— Je n'en suis pas sûr. —
— D'accord. —
— Mais nous devons nous occuper
d'abord de la santé de votre
père. —
— Pour que vous puissiez le faire.



25 août

– Jeudi, jeudi, c'est aujourd'hui...

Je chantonne pour prendre patience. Hélas, la journée a mal commencé. Maman est partie travailler aux aurores. Papa, qui ne devait pas sortir, et sur qui je comptais pour garder les jumeaux, s'est brusquement tapé le front vers dix heures moins le quart.

– Catastrophe! Je dois retrouver Ménard à dix heures place de la Nation, nous allons à Saint-Mammès photographe des péniches!

Papa court d'un bout à l'autre de l'appartement. Il attrape ici une sacoche, là ses pellicules, sur la com-

mode un flash, dans la salle de bains son appareil.

– Tu vas me laisser seule avec...

Je désigne les jumeaux occupés à découper des magazines sur le tapis. Ils me jettent un regard angélique.

– Désolé, ma grande, ce n'est pas la première fois...

– Et qu'est-ce qu'on va manger à midi ?

J'espère l'apitoyer avec ma mine carrément paniquée. Il fouille fébrilement ses poches et déverse une montagne de ferraille sur la table.

– Tiens, avec ça tu pourras acheter de la charcuterie et des éclairs au chocolat. Je rentrerai tôt. Je te fais confiance, hein, ma grande. Et vous, les terribles, obéissez à votre sœur.

Il ébouriffe au passage la tête de Guillaume et se précipite vers la sortie avant que je puisse ouvrir la bouche. Je n'ai que le temps de refermer mes mains sur les pièces. Déjà, les jumeaux les guignent, alléchés.

– Tu vas prendre quoi ? Du jambon ou des rillettes ? demande Aurélia.

– Je préfère un paris-brest à un éclair, décrète Guillaume.

– Moi, une tarte aux myrtilles avec de la chantilly, s'écrie Aurélia.

– Tilly! Tilly! psalmodie Albert le mainate.

Il a le bec noir et les yeux rouges, il ressemble à un vieux poivrot.

– Si ça continue vous jeûnerez! Je vais faire les courses. Vous, pendant ce temps, rangez-moi ce fatras!

– Dis donc, tu te prends pour un sergent-major? On rangera quand on aura fini.

– Oui alors! C'est pas parce que tu as quatre ans de plus que nous qu'on doit t'obéir au doigt et à l'œil, renchérit mon petit frère.

Et il ajoute en aparté :

– Colonel Moutarde, va!

– Je ne suis ni un colonel ni un sergent, je suis un adjudant-chef! Com...pagnie... en avant marche! Une deux, une deux! Exécution!

Je sors en claquant la porte. J'entends la voix aigrelette du voisin, M. Hébran, hurler derrière la cloison :

– Plus fort!

Je file chez le charcutier en solilo-

quant, preuve que mon humeur est noire.

« Non mais, pour qui me prennent-ils ? Pire qu'une bonne, une esclave ! Et mon rendez-vous avec Max... Il va falloir que je traîne ces deux... »

Je cherche une injure épouvantable.

« ... ces deux protozoaires ! Jamais. »

Il y a la queue.

Renato coupe au moins cent cinquante tranches de rosette pour la dame qui est devant moi.

Je trépigne.

Enfin mon tour arrive. Renato me lance avec un gros rire :

— Tiens, mais c'est la belle Adèle !

À la cantonade, exprès pour que le quartier entende il se met à brailler :

Car elle est morte Adèle

Adèle ma bien-aimée...

Inutile de décrire les pensées qui me viennent à l'esprit. Pour couronner le tout, la boulangerie est fermée. Je dois parcourir un bon kilomètre avant d'en trouver une autre. Et dans celle-là, il n'y a que des flans et des religieuses au café.

— Quand est-ce qu'on mange ?

Guillaume et Aurélia tournent comme des loups affamés autour des paquets que j'ai posés sur le buffet de la cuisine.

— Il est onze heures. Vous disposez de soixante minutes pour ranger vos pape-rasses, mettre le couvert et vous laver les mains.

Je me force à garder mon sang-froid. Je fourre mon bouquin dans une poche, un paquet de biscuits dans l'autre.

— Où tu vas ?

— Si on vous le demande vous répondrez que vous n'en savez rien. Et un conseil : attendez-moi. Je plains celui ou celle qui se servira seul.

— Je plains ! Je plains ! serine Albert.

Quand je suis sur le point de craquer, je me réfugie dans l'escalier. Je monte jusqu'au cinquième palier, aménagé en jardin tropical par Mme Landau, la locataire de droite. Je m'assois sur l'avant-dernière marche. Il paraît que l'altitude éclaircit les idées et j'ai vraiment besoin de faire le point. J'ai

LILIANE KORB • LAURENCE LEFÈVRE

Bout d'ficelle

ou le secret du Chemin-Vert

À douze ans, Adèle est très grande, un mètre soixante-neuf ! On la surnomme l'Asperge, Double Pattes... À la maison, il y a de l'ambiance, avec les jumeaux de neuf ans, pleins de vie et d'humour. L'appartement n'est pas bien grand, aussi Adèle doit-elle partager sa chambre avec ces petits monstres qui empiètent sans scrupule son territoire.

Au lycée, pour la première fois, Adèle a le sentiment d'appartenir à un groupe, sa bande, réunie autour d'un projet généreux et top secret !

FP 4049 94-V
catégorie 5



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 05649119 5



Conception couverture Brigitte Perreau

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

